

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ÈME} ANNÉE, No 287—SAMEDI, 2 NOVEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GENERAL FAIDHERBE, DÉCÉDÉ
(Du Journal Illustré de Paris)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes —Entre-Nous, par Léon Ledieu, — Notes historiques. — Poésie : Obstination, par François Coppée. — La fête de la Toussaint. — Biographies : L'hon. juge L.-A. Olivier, par Ed. Aubé ; M. l'abbé L.-A. Olivier, par un ami ; Le général Failherbe, par Jacques Fexrol. — Poésie : L'ange de l'espérance, par l'abbé Apol. Gingras. — En fumant, par Raoul Renault. — Une visite à l'amphithéâtre, par Mathias Filion. — Terrible explosion de dynamite. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Variétés. — Récitations de la famille. — Feuilleton : Les mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Portrait du général Failherbe, décédé. — Portrait de l'honorable juge L.-A. Olivier, décédé. — Portrait de M. l'abbé L.-A. Olivier, décédé. — Montréal : Terrible explosion de dynamite au village Saint-Jean-Baptiste : Vue de l'endroit où a eu lieu la catastrophe. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

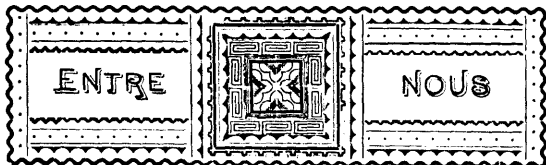
La prime de \$50.00, du dernier tirage mensuel du MONDE ILLUSTRÉ, a été réclamée par M. V. E. Paradis, 99, rue des Fossés, St Roch de Québec.

Elle a été reçue trop tard pour être publiée dans la dernière liste.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (NUMÉROS datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu SAMEDI, le 2 NOVEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



"On ne peut contenter tout le monde et son père,"

A dit le bon Lafontaine en terminant sa charmante fable du *Meunier, son fils et l'âne*, et cette vérité vieille comme le monde est juste comme elle le sera probablement plus tard.

Les journalistes en savent quelque chose, et j'en ai bien souvent la preuve.

Il ne se passe guère de semaine, en effet, que je ne reçoive quelque communication dont le contenu a parfois la prétention d'être très méchant et de me piquer au vif.

Voici un passage de la dernière que je viens de recevoir ; il s'agit de l'ex-général Boulanger, et l'auteur de cette étrange missive, après m'avoir accusé de faire cause commune avec les faratiqués anglais (! ! !) s'exprime ainsi :

Monsieur, ce que vous avez commis là est une honte ; lors même que vous ne partagiez pas les idées politiques de votre compatriote malheureux et proscrit, la délicatesse la plus élémentaire comme le sentiment d'honneur le plus simple vous faisaient un devoir, si non de taire entièrement votre opinion comme journaliste, du moins de le faire dans des termes convenables. Vous savez en effet que le général Boulanger a été l'hôte honoré des Canadiens-français, et que comme tel il a droit de notre part au respect, au moins le plus simple.

J'ai respecté la prose de mon correspondant et je n'aurais pas voulu la déflorer pour un empire ; c'est une douce vengeance que je savoure avec bonheur.

La chose n'est pas signée.

* * J'ai donc eu tort d'apprécier à sa juste valeur le saltimbanque ami de Louise Michel, de Rochefort et de l'auteur de la lettre en question, et ce dernier me parle même — Dieu lui pardonne ! — de sentiment d'honneur.

En vérité, c'est à vous donner envie d'admettre la théorie de Darwin — en partie — et de croire que certains individus, réputés pour appartenir au genre *homo*, descendent en droite ligne du chimpanzé ou du gorille.

L'ex-général Boulanger a été, en effet, l'hôte honoré des Canadiens-Français, il a même été mon hôte, à moi, puisque je faisais partie de ceux qui lui ont offert un banquet, à l'hôtel Windsor, lors de son passage à Montréal. Je lui ai serré la main avec plaisir, avec bonheur même ainsi qu'aux autres Français qui étaient venus représenter notre mère-patrie aux fêtes de Yorktown, le colonel Bossan (actuellement général), le colonel Bureaux de Pusy, MM. de Noailles et autres ; je les ai salués comme de bons Français et j'ai été vraiment heureux d'en agir ainsi.

A cette époque, le général Boulanger était un bon soldat et un bon citoyen qui s'acquittait honnêtement de ses devoirs et n'avait pas encore d'accointances avec les ennemis de la France, comme les Rochefort et les Louise Michel, ou les toqués comme Dillon, Laguerre, Naquet, etc.

Est-ce ma faute si le pied lui a glissé et s'il est tombé dans la boue où il semble se complaire ?

J'ai probablement serré la main de plus d'un homme qui est aujourd'hui au pénitencier, mais est-ce une raison pour que je me conduise de la même manière à leur égard, aujourd'hui qu'ils sont les pensionnaires forcés de la reine ?

Mon correspondant parle d'honneur d'une manière si légère, qu'il laisse à douter de ses notions sur ce sentiment si pur et si noble, et l'absence de lieu d'envoi, de date et de signature dans son épître, me donne la certitude qu'il en ignore même le sens.

Ce grotesque est amusant, malgré tout, et il est bon de rencontrer parfois de ces types là pour faire apprécier le bon sens.

* * L'auteur anonyme des *Éléments de l'éducation*, imprimés en 1640, affirme que la moustache contribue à rendre un homme valeureux. "J'ai bonne opinion, dit-il, d'un jeune gentilhomme curieux d'avoir une belle moustache. Le temps qu'il passe à l'ajuster et à la redresser n'est point du tout un temps perdu : plus il l'a regardée, plus son esprit doit s'être nourri et entretenu d'idées mâles et courageuses".

Je ne discute pas cette opinion, si gasconne qu'elle puisse paraître, car je la sais partagée par nombre de personnes appartenant au sexe le plus laid, et principalement par certains journalistes amis de Morrisson.

L'un des plus grands journaux de Montréal a, en effet, épanché dernièrement sa douleur, de la façon la plus lamentable, en nous apprenant que le bandit de Mégantic avait été privé de sa moustache, en arrivant au pénitencier de St-Vincent-de-Paul.

Donald, nous dit-il, n'est plus reconnaissable, et sa figure a perdu cet air mâle et intrépide qui le distinguait.

La chose est fâcheuse, en vérité, et il est regrettable qu'il ne puisse plus regarder cet ornement de manière à nourrir et entretenir son esprit "d'idées mâles et courageuses", au moment où il en a le plus besoin.

C'est là un des inconvénients de la vie au revolver, mais il est possible qu'il en résulte aussi un

bien pour la société, en ce sens que les gens qui tiennent autant à leur moustache qu'à leur liberté s'abstiendront, peut-être, de se mettre dans le cas d'être privés de l'une et de l'autre.

Le même journal nous apprend aussi qu'on lui a gracieusement demandé, à son arrivée au bagne, en quoi consistaient ses occupations ordinaires, et qu'il aurait répondu qu'il avait fait un peu de culture et de menuiserie.

Espérons qu'on ne dérangera pas ses habitudes.

* * Je vous ai parlé tout à l'heure d'une singulière lettre que j'avais reçue d'un correspondant anonyme, mais j'allais oublier de vous dire que j'en avais également reçu une autre qui mérite une certaine attention.

C'est un peu le lot des journalistes de recevoir des demandes de renseignements ou des reproches plutôt que des compliments.

Ce second correspondant, aussi anonyme que le premier, me demande s'il est vrai que nos pères, à une époque relativement récente, ne se servaient que de leurs doigts pour manger.

La chose est à peu près exacte.

Jacques Cartier et tout son équipage, quand ils vinrent au Canada, se servaient certainement de leurs doigts et de leurs couteaux, rarement de cuillers et jamais de fourchettes. Et à propos des découvreurs et des premiers colons de la Nouvelle-France, je serais moi-même très curieux de savoir qui se servit le premier, en Canada, de ces instruments qui nous semblent maintenant indispensables.

Aujourd'hui encore, plus des trois quarts des habitants de la terre ne se servent pas de fourchettes, et j'engage l'auteur de la lettre en question à consulter Bouillet, Larousse et autres auteurs de dictionnaires et d'encyclopédies.

A lire les réflexions que fait M. de Laborde, dans son *Glossaire*, à propos des fourchettes :

"Quand je vois, dit-il, Périclès, Alcibade et les plus délicats de ce beau temps de la Grèce, manger avec leurs doigts, après s'être lavés, il est vrai, comme on faisait au moyen-âge, et ne connaître, comme nos pères que la cuiller pour s'aider ; quand au beau temps d'Auguste, à l'époque des raffinements de luxe, les vers de Martial, d'Ovide et autres poètes de bonne maison, ne laissent pas douter qu'on mangeait à Rome avec ses doigts ; quand enfin je lis dans Plutarque des règles de civilité à observer en mangeant avec ses doigts, je me dis que la propreté est chose conventionnelle ; que se servir de ses doigts en mangeant n'est inconvenant que depuis l'introduction des fourchettes ; enfin, que, juger notre civilisation par l'usage de cet ustensile de table, c'est la mal juger. Et, en effet, cette propreté est d'autant plus chose conventionnelle que c'est dans l'homme une vertu acquise, le témoignage d'une civilisation avancée, le luxe d'un peuple. Au moyen-âge, comme de nos jours en Orient, on tenait plus à l'éclat qu'à la propreté. Par la même raison, on avait pour puiser dans son assiette les mets liquides des cuillers, mais en petit nombre, une par personne pour tout le dîner, et pas de fourchettes. On mangeait la viande, le poisson, tous les mets solides avec ses doigts, et les délicats donnaient des règles pour s'en servir proprement."

Et cependant, dira-t-on, les fourchettes étaient inventées ?

Certainement, ainsi Pierre Galveston, le favori d'Edouard II, qui avait soixante-neuf cuillers d'argent, possédait aussi trois fourchettes ; seulement, elles étaient réservées pour *mangier poires*.

En 1328, on trouvait dans l'avoire de Clémence de Hongrie, une trentaine de cuillers et une fourchette d'or.

La reine Jeanne d'Evreux laissa, en mourant, une fourchette soigneusement enfermée dans un étui et soixante-quatre cuillers.

Charles V avait des fourchettes en or avec des manches en pierres précieuses ; mais à quoi servaient-elles ? à faire de ces grillades de fromages de Bresse et d'Auvergne qu'on mangeait avec du sucre et de la canelle en poudre."

Ce n'est qu'au XVIIe siècle que l'usage de la fourchette commença à se répandre, mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'il s'introduisit dans la classe bourgeoise.

Les doigts et les ongles tenaient lieu de fourchette comme le prouvent les vers suivants :

Ongle, riche et précieux :
Ongle qui traîne, quand tu veux
Ongle qui en lieu de fourchettes
A la belle sert de pincettes.

Un homme bien élevé devait prendre délicatement la viande avec trois doigts et se bien garder de se toucher le nez en portant le morceau à sa bouche, comme le dit le précepte de civilité :

Ne touche pas ton nez de ta main nue, dont la viande est tenue.

Un voyageur anglais, Coryote, fut très étonné en 1611 de voir les nobles italiens se servir de fourchettes :

Les Italiens, dit-il, ainsi qu'un certain nombre d'étrangers demeurant en Italie, se servent d'une petite fourche quand ils coupent la viande aux repas. Pendant qu'ils coupent avec leur couteau de la main droite, ils piquent la viande avec une fourche qu'ils tiennent de la main gauche, et qui-conque touche la viande de ses mains passe pour ne pas connaître les bonnes manières.

En 1651, on ne se servait guère de fourchettes en France qu'à la cour, et c'est Julie d'Angennes, femme du duc de Mantansier, qui contribua le plus à en répandre l'usage, et Louis IV, l'approuvant, toute l'aristocratie suivit son exemple.

* * Un journal français, le *Volteur*, nous signale une nouvelle invention.

Un grand fabricant de sucre des Etats-Unis, dit-il, vient de prendre un brevet "pour la fabrication du sucre raffiné destiné à remplacer le marbre blanc dans la construction des bâtiments et des monuments".

M. Spreckels a trouvé, paraît-il, un moyen de rendre le sucre plus dur et plus blanc que le marbre, et plus résistant contre les influences de l'air que toutes les matières de constructions connues.

L'inventeur propose d'envoyer à ses frais, et tout en sucre blanc, une annexe à la maison Blanche, à Washington.

On n'aura plus, dit Champimont, l'auteur de l'article, qu'à jeter son café contre les murs pour le lécher tout sucré.

Au fait ! on construit bien des roues de locomotives avec du papier, on fait bien des habits avec du verre filé, pourquoi pas des maisons en sucre !

Leon Leduc

NOTES HISTORIQUES

Le premier numéro du journal le *Propriétaire et l'Ouvrier* a paru au commencement d'août 1875. Son existence fut de courte durée.

L'église ST VINCENT DE PAUL, rue Fullum, fut bénite le 23 mai 1875, par Mgr Fabre. Style roman, longueur 170 pieds, largeur 70 pieds.

AUX ÉLECTIONS GÉNÉRALES qui eurent lieu en juillet 1875, pour le parlement de Québec, MM. Taillon (Montréal-Est), Ogilvie (Centre), et McGauvran (Ouest), furent élus députés.

LA CITY BANK et la Banque ROYALE CANADIENNE se fusionnent en août 1875, pour former une seule institution, sous la présidence de sir Francis Hincks.

A la session de 1875 du Parlement fédéral, on adopte un bill permettant à la compagnie du chemin de fer de Montréal, Chambly et Sorel de changer son nom pour celui de MONTRÉAL, PORTLAND ET SOREL.

Le BARREAU de Montréal, à sa séance du 1er mai 1875, nomme les messieurs suivants comme officiers : Kerr, C.R., bâtonnier ; H. B. Rainville, syndic ; A.-H. Lunn, trésorier ; M. Forget, secrétaire ; Comité : S. Bethune, J.-A. Perkin, S.-H. Porlase, J.-S.-G. Wurtel, W.-W. Robertson, P.-V.-W. Dorion, F.-X. Archambault, A. Lacoste.

OBSTINATION

Vous aurez beau faire et beau dire.
L'oubli me serait odieux.
Et je vois toujours son sourire
Des adieux.

Vous aurez beau dire et beau faire.
Sans espoir je dois la chérir ;
J'en souffre bien, mais je préfère
En souffrir.

Vous aurez beau faire et beau dire.
Dût-elle même l'ignorer.
Je veux, fidèle à mon martyre.
La pleurer.

Vous aurez beau dire et beau faire,
Seule elle peut mon mal guérir.
Et j'aime mieux, s'il persevere,
En mourir.

FRANÇOIS COPPÉE.

FÊTE DE LA TOUSSAINT

(1er Novembre)

Ainsi qu'une mère pleine de tendresse, la religion a réuni tous ses enfants pour les fêter ensemble devant le trône de Dieu ; dans sa justice, elle amène devant le grand rénumérateur et devant les hommages des hommes, tous ceux qui ont mérité gloire et récompense.

En cette solennité de la Toussaint, l'Eglise qui est sur la terre donne la main à l'Eglise qui est au ciel ; et la communion des Saints qui jouissent de l'éternel bonheur, et des justes qui aspirent, est révélée comme une grande consolation, comme un puissant encouragement.

Ceux qui habitent encore la vallée de larmes prennent courage, en pensant que c'est à travers les chagrins et les pleurs que leurs dévanciers sont parvenus au repos céleste, et ils se disent : Ils ont été comme nous, soyons comme eux.

Pour bien parler de la fête de tous les Saints, il faudrait pouvoir peindre leur gloire, leur félicité, leurs extases sans fin. Et comment faire ? ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme ne peut être décrit.

Tout ce que nous pouvons dire avec Bossuet, c'est que, pour rendre les saints heureux, Dieu n'emploiera pas sa puissance ordinaire ; il fera plus : il étendra son bras, il ne s'attachera plus à la nature des choses, il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour ; il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité ; la joie y entrera avec abondance et l'inondera de délices.

L'Eglise, dans la solennité de la Toussaint, veut nous faire envier le ciel ; c'est donc bien, ce jour là, de nous faire prendre en dégoût le lieu de notre exil. Nous n'aimons jamais tant la patrie que lorsque le banissement nous est dur.

* *

JOUR DES MORTS

(2 Novembre)

Ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis, ayez pitié de nous.
(Job. XIX, 21.)

I

C'est au lendemain de la fête de tous les Saints, ou plutôt avant même de clore une si grande solennité, que l'Eglise célèbre la commémoration des morts. Après avoir ouvert le ciel à nos yeux et célébré, dans ses joyeux cantiques, la gloire des soldats victorieux de Jésus-Christ, elle nous invite à descendre dans les abîmes de la justice divine, pour y porter la consolation et la délivrance. Touchante pensée qui rapproche, en un même jour, de l'Eglise militante sur cette terre, l'Eglise triomphante du ciel et l'Eglise souffrante du purgatoire ! Comment rappeler d'une manière plus sensible, à tous les membres de la famille chrétienne, les liens de fraternité et d'amour qui les unissent même au delà du tombeau ? Ne semble-t-il pas que, nous montrant tour à tour le ciel et le purgatoire, l'Eglise notre mère dise à chacun de ses fils : " Là-haut sont vos frères couronnés et vos protecteurs dans les combats de la vie ; là-bas sont vos frères souffrants : à vous d'adoucir leurs tourments, de les conduire au séjour du bonheur".

Prier pour les morts, c'est une consolation pour le cœur aussi bien qu'un devoir impérieux. Hélas qui de nous n'a eu à verser des larmes sur une

tombe ? Sanctifions-les, ces larmes, et rendons-les utiles, par la prière, à ceux que nous regrettons. C'est un père bien aimé, c'est une tendre mère, c'est un frère, c'est une sœur qui font monter vers nous les touchantes supplications de Job : " *Ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis, ayez pitié de nous*". Sauvons des âmes si chères, et la pensée de leur félicité adoucira l'amertume de nos regrets.

Quel honneur pour nous d'exercer un si glorieux apostolat ! Vous regrettez parfois de ne pouvoir parcourir le monde, de ne pouvoir, sur des plages lointaines, prêcher la foi aux nations infidèles. Priez pour les âmes du purgatoire, et vous devenez missionnaire ; priez, et ces âmes, aujourd'hui prisonnières, s'envoleront vers la patrie, iront chanter à jamais les louanges de DIEU, et JÉSUS-CHRIST, notre Rédempteur, dont vous aurez suivi les traces, vous préparera dans le ciel la couronne immortelle des apôtres.

II

La mort détruit tout.

Elle n'épargne pas les membres les plus chers d'une même famille, et surprend l'homme à tout âge.

Quand la mort paraît et nous appelle, il faut la suivre.

Nous devons toujours être prêts, car la mort vient lorsque nous y pensons le moins.

Le juste attend la mort avec courage, mais le méchant voudrait repousser la mort loin de lui, mais il n'y a pas de remède contre la mort, et dès notre naissance nous sommes condamnés à mourir.

Les saints Pères ont pensé que les douleurs du purgatoire ne sont pas différentes de celles de l'enfer, et que les âmes y brûlent du même feu, d'un feu en comparaison duquel le feu de la terre est un bienfait et un soulagement, d'un feu d'autant plus vif dans son action qu'il sert d'instrument à un Dieu vengeur, et vengeur du péché ; aussi ont-ils appelé le purgatoire *un enfer passager, un abrégé de l'enfer à qui il ne manque, pour être enfer, que l'Eternité des peines*.

Ah ! si nous y réfléchissons, nous éviterions avec un soin extrême ces fautes, qui nous méritent de si affreux tourments au jour du jugement.

Écoutons la voix du pécheur détrompé des erreurs du monde, qui nous dit :

Un fantôme brillant séduisit ma jeunesse.
Insensé que j'étais, je n'apercevais pas
L'abîme que des fleurs cachait à ma faiblesse.
Mais enfin revenu de mes égarements,
Remettant mon salut en ta bonté chérie,
O mon Dieu ! mon soutien ! après mille tourments,
Quand je reviens à toi, je reviens à la vie !

* *

Voici maintenant une voix du sépulchre qui, pour notre bien, se fait entendre :

Arrête ici, passant, regarde cette tombe :
Riches, grands et petits, à la mort tout succombe,
Regarde bien comme la mort m'a mis !
Il doit t'en arriver autant ! je te le dis.

Renverse mon tombeau, tu n'y verras qu'ordure,
Que puanteur, que vers, qu'horreur, que pourriture.
Tel tu seras ; je vivais comme toi ;
L'arrêt est prononcé, tu mourras comme moi.

III

Ajoutons, en terminant, que ce que réclament de nous les âmes du purgatoire, ce qu'elles sollicitent de notre charité, c'est une compassion efficace, ce sont nos prières, nos bonnes œuvres, et surtout l'offrande du saint sacrifice de la messe.

C'est donc notre devoir de hâter leur bonheur, de pouvoir éteindre les flammes qui les dévorent et les désirs de voir Dieu qui les brûlent.

Une fois entrées dans la gloire que ne feront-elles pas pour nous rendre ce que nous leur avons donné ? Portées sur les ailes de la puissance et d'une tendre gratitude, elles descendront jusqu'à nous, pour nous aider à sortir des chaînes du péché et nous soulager dans le feu de la tribulation ; elles seront à nos côtés pour nous soutenir dans le chemin qui conduit au ciel, et, en intercesseurs fidèles, elle présenteront à Dieu nos prières, afin de les lui faire agréer favorablement. Alors le Seigneur, nous appelant à lui avec une ineffable bonté, nous tiendra ce doux langage : *Tout ce que vous avez fait à ceux qui m'étaient chers, je le considère comme fait à moi-même ; entrez donc, âme bien-aimée, dans la joie de votre Seigneur.* (Matth. xxv, 20 et 21.)



L'HON. JUGE L.-A. OLIVIER, DÉCÉDÉ
Photographie Pettaway & Jarvis — Photo-gravure par Armstrong



L'ABBE L.-A. OLIVIER, DÉCÉDÉ
Photographie Livernois. — Photo-gravure par Armstrong



VUE DE L'ENDROIT OU A EU LIEU LA CATASTROPHE
MONTREAL. — TERRIBLE EXPLOSION DE DYNAMITE AU VILLAGE SAINT-JEAN-BAPTISTE
Photographie et gravure par Armstrong

BIOGRAPHIES

L'HON. L.-A. OLIVIER

En lisant la biographie de l'hon. juge L.-V. Sicotte, dans l'un des numéros du MONDE ILLUSTRÉ il y a quelques semaines, j'étais loin de penser qu'il serait de mon pénible devoir, aujourd'hui, de vous adresser quelques notes sur un homme qui, dans sa courte carrière, a été l'une des gloires du barreau et de la magistrature canadienne-française dans la province d'Ontario : j'ai nommé feu le juge Olivier.

Louis-Arloph Olivier, fils de Elie Olivier et de Eméranice Lafontaine, est né à Saint-Joseph d'Orléans, comté de Russell, le 10 mars 1850.

Il puisa les premières notions de son instruction à l'école du village de Saint-Joseph, puis à l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne, en 1865, époque où sa famille se rendit à Ottawa. En 1867, le jeune Olivier commença ses études au collège d'Ottawa—aujourd'hui l'Université—où il fit un cours brillant qu'il termina en 1872. Le regretté Père Tabaret, dont le juge Olivier était, le jour même de sa mort, si heureux de célébrer la mémoire, lui avait toujours témoigné beaucoup de sympathie et s'était grandement intéressé à sa carrière future.

Son cours d'étude terminé, le jeune Olivier se mit à l'étude du droit et fit sa cléricature chez MM. Mosgrove et Taillon, un des principaux bureaux d'avocats d'Ottawa.

En 1878, M. Olivier entra au bureau de MM. McMichael, Huskin et Ogden, à Toronto, où il étudia jusqu'au mois de mai 1879, époque à laquelle il fut admis à la pratique du droit. L'avocat Olivier commença à pratiquer dans la capitale où sa grande réputation de probité le mit bientôt à la tête d'une clientèle considérable.

Au mois de janvier 1882, M. Olivier fut choisi sans opposition pour représenter le quartier By, au Conseil-de-Ville d'Ottawa, poste qu'il occupa pendant un an avec honneur et dignité. Il dut résigner cette charge après la première année pour cause de santé.

Au mois d'octobre de la même année, les membres de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa le portèrent à la présidence de cette institution nationale. Il avait fait pour l'Institut des sacrifices de temps et d'argent, et son élection à la présidence fut une marque de reconnaissance pour les nombreux services rendus.

Le 23 janvier 1883, M. Olivier épousait Mlle Edouardina Rivard, fille aînée de M. le Dr Rivard, shérif, de Joliette. Les membres de l'Institut ne laissèrent pas passer sous silence ce grand événement dans la carrière de leur président et lui offrirent, dans la salle de l'Institut même, un banquet somptueux où il reçut un superbe cadeau.

Ce fut au mois d'avril 1888 que M. Olivier, sur qui tous les regards s'étaient tournés, reçut sa commission de juge pour les comtés de Prescott et Russell.

Ce choix heureux pour la nationalité canadienne-française de la province d'Ontario, causa une joie générale qui se manifesta par un splendide banquet offert au nouveau magistrat, jeudi, le 19 avril, à huit heures du soir, dans les vastes salles de l'Orphelinat Saint-Joseph, le savant juge ayant désiré fortement que les recettes de cette démonstration en son honneur fussent dédiées à une œuvre de charité.

Au mois de juin de la même année, le collège d'Ottawa lui conférait le titre bien mérité de *Docteur en droit*.

M. Olivier avait fixé sa résidence à l'Orignal, dans le mois de novembre 1888.

Le défunt, dont le tout Ottawa regrette la perte, était venu assister, l'autre jour, aux fêtes de l'Université d'Ottawa. Il était, au moment, de sa mort le président de l'association *Alumniæ*, composée exclusivement d'anciens élèves de la nouvelle Université.

Jeudi, le 10 octobre courant, il adressa la parole en plein air, lors de la cérémonie du dévoilement de la statue du Rév. P. Tabaret, après avoir

été présenté au nombreux auditoire par Sa Grandeur Mgr l'archevêque Duhamel.

La température était alors très froide, ce qui n'empêcha pas l'orateur de continuer un fort bel éloge du Rév. P. Tabaret, avec toute l'éloquence possible.

Le soir, un immense banquet réunissait plus de quatre cents convives, dans la vaste salle du collège, afin de bien couronner les fêtes d'inauguration de l'Université d'Ottawa. M. Olivier proposa le toast "aux sociétés sœurs" avec un talent et des remarques appropriées qui lui valurent à maintes reprises les applaudissements unanimes de tous ceux présents.

Quelques instants après cet effort oratoire, M. Olivier, se sentant indisposé, s'excusa et sortit de la salle. A peine rendu dans le corridor, les symptômes s'aggravèrent tellement, que l'on transporta le malade dans la chambre du Rév. P. Gendreau, où Mgr Lorrain, constatant la tournure grave de l'indisposition, crut devoir lui donner l'absolution *in extremis*.

Le juge Olivier expira quelques minutes après. Ses dernières paroles ont été celles-ci : "Je voudrais faire mon testament... enfin, dites... que je... donne tout à ma femme..."

Ainsi s'est terminée la carrière d'un homme dont le souvenir restera à jamais gravé dans la mémoire des Canadiens-Français non-seulement d'Ottawa, mais encore des populeux comtés environnants, qui avaient appris à estimer ses riches qualités du cœur et de l'esprit.

C'est en face d'une tombe comme celle qui vient de s'ouvrir qu'on connaît bien la mesure de ce qui est humain et que le poète a dû s'inspirer lorsqu'il a dit :

Chaque flot qui gémit, chaque feuille qui tombe
En s'en allant nous jette un mot.
C'est une voix qui dit : "L'homme est près de sa tombe
Il vit et disparaît bientôt."

Ed. Aubé

M. L'ABBE L.-A. OLIVIER

M. l'abbé Louis-Amateur Olivier, qui vient de mourir à Québec, naquit à Saint-Nicolas, le 20 mars 1859. Son père, riche et intelligent cultivateur, l'envoya jeune à l'institution Bédard (Lotbinière), école préparatoire aux études classiques justement renommée. Il entra, en 1876, au Petit Séminaire de Québec, dans la classe de quatrième. Dès les premières compositions, on remarqua chez lui une facilité étonnante pour l'intelligence des langues anciennes. Il fit de fortes études, bien que souvent il lui fallût interrompre à cause de sa faible santé, et sortit victorieux des épreuves universitaires avec le titre de Bachelier-ès-Arts.

Mais sa foi vive, sa piété tendre, son aversion pour le monde, ses goûts d'enfance le portaient vers l'état ecclésiastique. Il entra au Grand Séminaire en septembre 1882. C'est là que commence aussitôt pour lui le rude mais fécond apprentissage de l'enseignement. Tout en suivant régulièrement et avec succès les cours de théologie, il servit comme assistant-professeur de seconde, puis de rhétorique. La première de ces deux classes lui fut définitivement confiée en 1885.

A l'automne de cette même année, la voix de ses supérieurs ecclésiastiques l'appela aux ordres sacrés ; et, le 13 juin 1886, il recevait des mains du cardinal Taschereau l'ordination sacerdotale.

Ses grandes aptitudes pour l'enseignement, son dévouement à la jeunesse, ses hautes qualités d'esprit et de cœur déterminèrent les directeurs du Séminaire à demander ses services. Le nouveau prêtre répondit sans hésiter à cet appel qui était celui de la Providence, et résolut de donner les prémices de son zèle sacerdotal à l'œuvre de l'éducation.

Nous n'essaierons pas de dire ici ce que fut son enseignement. Ceux-là seuls qui ont eu le bonheur de s'asseoir au pied de sa chaire savent avec quel dévouement, avec quelle sûreté de doctrine, avec quelle clarté d'élocution il faisait passer chaque jour dans l'âme de ses élèves une science

acquise par de longs travaux et mûrie par un jugement droit et ferme.

En 1888, M. l'abbé Olivier fut nommé, par le conseil universitaire, professeur agrégé de l'Université-Laval, et on lui confia la chaire de littérature française. C'était un beau théâtre pour le talent si souple, le goût délicat et exercé du jeune professeur. Une conférence publique qu'il a faite dans l'hiver de 1888, sur Marivaux et l'Académie française, fut très estimée de l'auditoire nombreux et choisi qui était accouru pour l'entendre, et prouva que M. Olivier était digne de porter l'hermine universitaire.

Le *Canada-Français*, dont il était un des admirateurs, avait déjà bénéficié de ses talents d'écrivain et attendait beaucoup de cette plume finement taillée. Enfin, ses heureux débuts dans l'éloquence sacrée promettaient un orateur disert et persuasif, capable de faire du bien aux intelligences et aux cœurs. Et c'est lorsque toutes ces espérances réunies formaient déjà une si belle auréole sur son front, c'est lorsqu'une carrière si belle et si utile s'ouvrait à son zèle sacerdotale que la mort impitoyable est venue l'enlever à l'affection de ses parents et de ses amis.

C'est à l'Hôpital-Général, où il s'était retiré pour suivre les traitements du médecin, qu'il a rendu sa belle âme à Dieu, dans la nuit du 14 octobre.

Ses funérailles ont eu lieu à Saint-Nicolas, sa paroisse natale, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Qu'il repose en paix, sous les dalles de ce sanctuaire témoin des premiers élans de sa piété, des premiers appels de sa sainte vocation ! Il a emporté au ciel le fruit de ses bonnes œuvres et il a laissé sur la terre le souvenir ineffaçable de ses qualités charmantes et de ses vertus.

UN AMI.

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

Le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, vient de succomber à la terrible maladie dont il souffrait depuis longtemps. Officier distingué, organisateur hors ligne, soldat plein de vaillance et de bravoure, sa vie tout entière a été consacrée à la France qui perd en lui un de ses enfants les plus dévoués. Je vais essayer de retracer en quelques lignes cette existence si bien remplie.

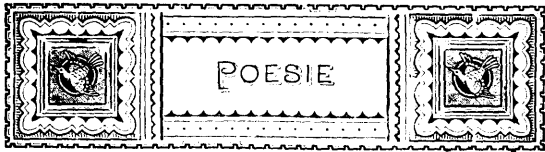
Le général Faidherbe est né à Lille en 1818 ; à vingt ans, il entra à l'École polytechnique et en sortit lieutenant du génie. Promu capitaine en 1848, Faidherbe est envoyé à la Guadeloupe ; de ce premier séjour dans les colonies, le futur gouverneur du Sénégal rapportait de précieuses études sur le système français de colonisation ; il ne devait pas tarder à appliquer le résultat de ses travaux. Après un séjour de cinq ans en Algérie, Faidherbe est envoyé comme chef suprême de la colonie du Sénégal par l'amiral Ducos. Dès son arrivée, le nouveau gouverneur travailla sans relâche à étendre les possessions françaises ; mais il ne se contentait pas de vaincre les roitelets des tribus ennemies et d'annexer leurs territoires ; derrière ses soldats venaient une armée de travailleurs qui traçaient des routes, posaient le télégraphe, construisaient des forts ; à leur suite arrivaient les négociants et de nombreux marchés se créaient où les richesses de l'intérieur ne tardaient pas à affluer.

Malheureusement, fatigué par le terrible climat du Sénégal, Faidherbe, alors colonel, dut résigner son commandement pour aller prendre celui de Sidi bel-Abbès, en Algérie ; mais les affaires de la colonie sénégalienne périclitèrent tellement, que Faidherbe, nommé général de brigade en 1863, fut renvoyé à Saint-Louis. Il n'y resta que peu de temps et rentra en Algérie.

Quand éclata la guerre de 1870, Faidherbe fut nommé divisionnaire et prit le commandement de l'armée du Nord ; c'est en cette qualité qu'il remporta sur les Prussiens les victoires de Pont-Noyelles et de Bapaume, et mit à deux doigts de sa perte le général ennemi Manteuffel.

Le général Faidherbe était grand chancelier de la Légion d'honneur depuis 1879 ; il avait succédé au général Vinoy.

JACQUES FEYROL.



L'ANGE DE L'ESPERANCE

Il fait bien noir. J'entends siffler la brise :
Le vent d'automne effeuille mon noyer.
Mon chien sommeille, et ma braise agonise :
Il fait bien noir, ce soir, à mon foyer !
Ces blancs flocons, qui tombent en silence ?
C'est de la neige, — ou plutôt de l'ennui !
Chantons, mon ame, un hymne à l'Espérance :
Car il fait noir, — oh ! bien noir, aujourd'hui !

Enfants ! l'été, sous les riantes bocages,
Faites captifs d'éclatants papillons.
L'automne, enfants, peuplez d'oiseaux vos cages :
Les blancs frimons vont charger leurs buissons.
Mais prenez garde à votre insouciance,
Et dans vos cœurs, pleins de fleurs et de miel.
Enfants, tâchez d'engager l'Espérance :
Car l'Espérance est un oiseau du ciel !

L'homme ici-bas peut marcher sans richesse :
Le mendiant chante au bord du chemin.
Le cœur encor peut jeûner de tendresse,
Et le levite a le front bien serén.
Mais sous nos cieux voilés par la souffrance,
Il est un vin qu'il faut mêler à l'eau :
Sans ton breuvage, ô céleste espérance,
L'homme ici-bas tombe sous le fardeau !

La folle joie à l'étourdi vous quitte ?
Laissez partir : cet ange est passager.
Si l'amitié déserrait vot' cage,
Riez : cet ange est encor plus léger !
Il en est un pourtant plein de constance,
Gal, radieux, sous son plumage vert :
Oh ! retenez l'ange de l'Espérance !
Retenez-le sous votre toit désert !

Aux noirs soucis ne fermez pas la porte :
Il faut subir ces hots familiaires.
La vie, hélas ! est un rosier qui porte
Contre une rose épines par milliers !
Mais si votre ame, un jour de défaillance,
Dans sa prison se sent agoniser...
Appelez vite, appelez l'Espérance :
Son élixir peut tout cicatriser !

Sainte espérance ! ô ma suave amie !
Reste avec nous dans ce séjour obscur.
C'est ta chanson qui fait aimer la vie,
C'est ton regard qui teint les cieux d'azur !
Au trône — au cloître — au crime — à l'innocence —
Au laboureur comme au prêtre à l'autel —
Montre sans cesse, ô divine espérance,
Montre toujours, montre du doigt le ciel !

Il neige encor. Mais à travers son voile,
Le ciel se teint d'une rose leur.
Dans le brouillard, je distingue une étoile,
Et mon brasier pétille avec humeur.
D'un givre d'or mon vitrail se nuance :
Tout me sourit — l'hiver et l'avenir !
O douce fee ! ô riante espérance !
Merci ! Merci ! — Laisse-moi te bénir !

Abbé Apol. GINGRAS.

EN FUMANT

Le général Harrison vient de signaler son administration par ce que je considère comme une bêtise pommée.

Il a renvoyé d'office un de nos nationaux éminents, qui remplissait les fonctions d'inspecteur des réserves sauvages et qui, au dire de la plupart des journaux des Etats Unis, remplissait ses devoirs avec intégrité et dévouement. Je veux parler de la destitution du major Edmond Mallet, un homme qui a fait sa marque sur le champ de bataille au service de son pays d'adoption, un homme dont on vante les talents et les qualités, enfin, un homme qui se trouve placé au premier rang parmi ses compatriotes des Etats-Unis.

Quelle tache pour un gouvernement que ces destitutions injustes, cruautés, où l'on ne considère ni les états de service d'un employé, ni la manière avec laquelle il remplit les devoirs qui lui incombent, mais où seule la couleur politique décide la sentence de vie ou de mort, mais où pour seuls juges on a cent bouches affamées du picotin pour nous condamner sans merci. Quelle honte pour un ministère qui se sert de tels procédés pour assouvir la soif des siens !

Ces bassesses, vues de loin, choquent, irritent et donnent une bien petite opinion de la probité et de la sociabilité de ceux qui s'en rendent coupables. Vues de près, on les tolère, on ne souffle pas mot. . . .

Bref, pour résumer, le gouvernement américain a fait une grosse bévue en remerciant le major Mallet de ses services. Il pourra avoir plus tard à s'en mordre les pouces, mais il n'en sera plus

temps, alors. On se souviendra de l'affront fait à un des nôtres et on fera payer la diu de à qui de droit.

Au major Mallet j'offre ma plus vive sympathie et je souhaite que la persécution dont il est actuellement en butte soit de nature à le faire apprécier plus tard.

* *

Je viens de recevoir — gracieusement de l'auteur — un exemplaire des *Deux Testaments*, roman canadien écrit par Mme Duval-Thibault, de Fall-River.

La brochure forme environ une couple de cents pages *in octavo*. On pourrait certainement reprocher certaines faiblesses de style et d'action à l'auteur, mais dans une seconde production qui sera plus "mûrie, plus soignée," le dessinateur ira plus sûrement.

Le but que se propose Mme Duval-Thibault en publiant ce roman est d'obvier aux effets délétères que produisent les mauvaises lectures ou les romans légers, où la pilule est si bien dorée que le lecteur l'avale sans effort. Il n'y a aucun doute que les publications malsaines sont une contagion, et le meilleur moyen de les détruire est de composer quelque chose de moral, instructif et récréatif sous forme de roman, et d'en propager la popularité.

C'était là, le but de l'auteur, et elle l'a en partie atteint.

Je conseille la lecture de ce roman à mes amies les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ. C'est une de leur sœur qui l'a écrit sur une terre étrangère.

Raoul Renauld

UNE VISITE A L'AMPHITHEATRE

Nous en étions au mois de juillet, et comme tout bon citadin je venais de boucler mes malles pour aller passer la saison chaude à la campagne. Au milieu de mes préparatifs de départ, je fis la rencontre de Godefroy, ce bon Godefroy, un confrère de collège, un véritable ami, celui-là : je ne l'avais pas rencontré depuis dix ans, aussi vous pouvez juger de ma surprise et de ma joie.

Je lui sautai au cou, le pressai sur mon cœur à l'étouffer.

— Que fais-tu ? lui dis-je.

— Bah ! je m'ennuie.

— Tu t'ennuies ! allons donc ; cela tombe à merveille. Je vais à la campagne, le train part dans deux heures, tu viens avec moi. La maison paternelle est bien peuplée, mais il y a encore de la place pour nous deux.

Deux heures après, nous filions à pleine vapeur vers nos montagnes.

* *

Nous étions à la campagne depuis quinze jours. Ma mère, qui m'aime tant, qui est si bonne, regardait Godefroy comme son fils ; elle nous confondait même tous deux. Mes petits frères, deux bambins de quatre à six ans, ne laissaient à mon ami ni trêve ni repos. Quant à moi, j'étais d'une gaieté folle, et, en ma qualité de journaliste, je ne lisais naturellement pas les journaux. Quand on fait des *gazettes* toute l'année, on peut bien se payer la luxe de ne pas les lire pendant quelque temps.

Godefroy, au contraire — ne lisait pas les journaux, oh ! non — mais il était d'une mélancolie désespérante. Les parties de chasse et de pêche, les promenades à cheval lui étaient assez indifférentes.

Seul, mon gros Jean, qui comptait à peine quatre printemps au soleil, parvenait parfois à l'égayer.

— Ecoute, me dit un jour Godefroy, tu t'aperçois que je paie et que j'apprécie fort mal l'hospitalité cordiale que me donne ta famille, mais. . . je suis si malheureux.

— Malheureux, toi, allons donc. Je ne tolère pas que les gens soient malheureux ici. Tu as un secret, parbleu ! Raconte-moi ton histoire, et, par

le dieu du plaisir que j'adore, je te promets de te consoler.

— C'est bien, dit Godefroy, à ce soir !

* *

Neuf heures venaient de sonner. Tout est calme, la nature dort en paix ; Godefroy, pâle et plus triste qu'à l'ordinaire, me raconte son histoire.

— C'était à la même saison, dans une même circonstance. Léon . . . un ancien ami, m'avait conduit dans sa famille pour y passer l'été.

— Léon avait une sœur, une charmante blonde de dix-huit ans. Je ne suis ni poète, ni romancier, par conséquent je n'en ferai pas la description. Mais je l'aimai en la voyant ; je l'aimai de cet amour insensé, irraisonné, particulier aux jeunes cœurs de vingt ans. Le secret de cet amour me pesait trop lourdement et, dès le lendemain de mon arrivée, j'en fis pas part à Léon. Ce bon ami devint triste, fort triste.

— Je le regrette pour toi, me dit-il, mais il est trop tard, Laura se marie dans six mois !

— La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas causé une plus profonde stupeur. Je ne dis pas un mot, et le lendemain je prenais le parti le plus sage, je m'éloignais de cette maison, laissant là, enseveli, l'espoir de ma vie, mon premier amour.

— On fut surpris de ce départ subit, mais je prétextai une affaire inattendue, Laura ne devait jamais savoir que je l'aimais. La grande ville me parut déserte, malgré la foule qui encombra les rues. J'y cherchai en vain l'oubli. C'était ridicule, n'est-ce pas ? M'acharner à une femme qui ne devait jamais m'appartenir, mais j'ai toutes les religions, même celle de l'amour. Je voulais espérer jusqu'au moment où l'espoir ne serait plus permis. D'ailleurs, je croyais au bonheur et je l'ai toujours cherché avec un naïf espoir ; je savais que les grandes joies sont celles qui se paient le plus chèrement, et j'aurais donné volontiers dix ans de ma vie pour une heure de cette joie sublime que j'ai rêvée un jour.

— Les semaines se succédaient ; je ne recevais aucune nouvelle de Laura, j'espérais toujours que ce mariage ne se ferait pas. J'étais d'une humeur insupportable, ma tête se noyait dans un flot de pensées incohérentes et je souffrais horriblement. Les six mois touchaient à leur fin, et en ouvrant un journal je craignais toujours d'y lire cette formule banale payée à tant la ligne, avec ces mots plus banals encore : "L'heureux couple est parti pour un voyage, nos meilleurs souhaits les accompagnent."

— Le moment fatal approchait. Je comptais les jours, je comptais les heures, j'avais peur, la fièvre m'aveuglait. . .

— Un jour, comme à l'ordinaire, j'étais à l'aventure, je fis la rencontre d'Alfred, cet imbécile d'Alfred, je voulus l'éviter mais il était trop tard, il m'avait vu, et, me serrant les mains à me les broyer, il m'accablait d'une foule de questions auxquelles je ne répondais pas. Il s'aperçut de mon trouble, de mon agitation et me dit patement :

— Comme tu es changé, tu es triste ! je comprends, il y a une femme la dessous ?

— Eh bien ! oui, lui dis-je brusquement, j'aime une femme, je ne puis la marier, es-tu satisfait ?

— Pas satisfait du tout, répondit ce malencontreux ami. Allons donc, un homme d'esprit se réduire dans cet état pour une femme ! Ah ! ah ! tiens, j'y pense, je connais un moyen pour te guérir, mon bon ! je vais au cours, à la salle de dissection, tu viens avec moi. Notre pauvre corps est peu de chose après la mort, va. De plus, nous avons un charmant sujet, c'est un de mes exploits : une jeune fille, très belle, qui devait se marier dans quelques jours. . . apoplexie foudroyante. . . beau sujet. . . ah ! ce fut un maître coup, celui-là, nous n'étions que trois, une tempête à tout briser, mais le charnier fermait mal, eh eh, tu comprends, on n'est pas novice dans le métier. . .

— Que m'importe ? lui dis-je, impatienté.

— Tu vas voir, continue Alfred. Cette jeune fille a fait beaucoup de malheureux paraît-il ; si ces pauvres imbéciles la voyaient aujourd'hui, ils regretteraient les larmes versées pour elle. Quand tu l'auras vue, tu penseras à ton petit amour et tu songeras qu'elle deviendra comme les autres, un jour. Viens.

« J'allais me récrier contre ce langage brutal et insolent, mais Alfred ne m'en donna pas le temps et, dix minutes après, nous étions dans la salle de dissection.

« La vue de tous ces cadavres déchirés, disséqués par le scapel de l'étudiant, produisit une certaine impression sur moi. Tout le monde me regardait ; on riait de ma mine embarrassée. Je parcourus la salle sans comprendre, sans réfléchir ; je ne pensais qu'à une chose : j'avais des morts près de moi, et j'ai toujours eu un grand respect, une certaine crainte pour les morts.

« —Voilà mon sujet, me dit Alfred, en me montrant un jeune cadavre que le couteau n'avait pas encore profané.

« Je jette un œil indifférent.... je m'approche un peu... le sang me monte à la tête, mes cheveux se redressent... mes muscles se contractent d'épouvante... je pousse un cri : Laura ! et je m'évanouis.

« Quand je repris connaissance, j'étais dans ma chambre, Alfred, près de moi.

« —Elle ! Elle ! Laura !

« —Partie, me dit-il. J'ai fait venir le père et lui ai fait des excuses... Des excuses, oh ! l'imbécile.

« Oui, c'était Laura, Laura que j'avais aimée, Laura qui devait se marier dans quelques jours... avec un autre. Je l'avais vue, là, morte, entourée d'étudiants qui riaient de la mort ; je l'avais vue... Ce jour-là, j'ai vieilli de dix ans.

« Il y a un souvenir qui me poursuit et qui ne s'effacera jamais. Ce souvenir me fera pleurer toute ma vie. Mais vains regrets ! plaintes superflues ! la terre humide et brune enveloppe sa forme délicate ! Ses beaux yeux, son front candide, son sourire charmant, je ne les reverrai jamais, jamais, quand même je vivrais des milliers de siècles... Chaque heure qui s'écoule rend la séparation plus profonde. Se beauté va s'effacer dans la tombe, son nom dans l'oubli ! Car bientôt j'aurai disparu moi aussi, la douleur tue.

« Tout ceci est bien triste, bien sinistre et bien terrible, et pourtant il vaut mieux qu'il en soit ainsi. La voir au bras d'un autre... je n'ai rien fait à Dieu pour être damné vivant. J'ai déjà assez souffert, mieux vaut qu'elle soit morte. »

* *

Godefroy avait fini de parler, ses yeux étaient remplis de larmes.

La nature était alors calme ; on entendait dans le jardin le clapottement de la fontaine, le sifflement d'un hibou égaré... La lune lançait sur nous ses rayons argentés et, comme un dernier écho aux paroles de Godefroy, on entendait à la fenêtre voisine une voix fraîche et mélancolique qui chantait :

Laisse moi t'aimer dans l'ombre
Triste ou du moins sérieux
La tristesse est un lieu sombre
Ou l'amour rayonne mieux.

Mathias Filion

TERRIBLE EXPLOSION DE DYNAMITE (Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui une vue de l'endroit où a eu lieu, jeudi de la semaine dernière, la pénible catastrophe qui vient de frapper le quartier St-Jean-Baptiste et de répandre partout la consternation. Vers six heures du matin, à l'heure où d'ordinaire les travailleurs se lèvent pour vaquer à leurs travaux, une détonation épouvantable se fit entendre, accompagnée d'une secousse violente qui fit sentir ses effets au loin. De tous côtés on se transporta d'où venait le bruit et on se trouva en face d'un spectacle navrant.

Au coin des rues St-Jean-Baptiste et Pantaléon, où l'on est à faire faire les travaux d'égoûts, gisait le corps meurtri d'un des ouvriers nommé Joseph Chartrand. D'un côté une jambe, de l'autre un bras et un peu plus loin le tronc tout mutilé, les yeux sortis de leur orbite et la figure toute en

marmelade. C'était une terrible explosion de cartouches de dynamite qui venait d'éclater et de semer partout la terreur.

On est à construire de ce temps-ci des égoûts sur la rue Pantaléon au coin de la rue St-Jean-Baptiste, et on se sert de cartouches de dynamite pour faire sauter les rochers que l'on rencontre dans ce travail. Trois employés sont obligés de se rendre sur les lieux avant les autres travailleurs pour allumer les fourneaux et tenir les cartouches à une température d'été, vû que la température actuelle est trop basse. Quand il n'y a pas de capsules sur ces cartouches, elles ne sont pas dangereuses et brûlent comme du saindoux. Mais quand la capsule y est apposée et que l'on met le feu, une explosion se produit.

Un nommé Gédéon Filion avait la charge d'allumer ce feu tandis que Chartrand travaillait à autre chose près de là avec un compagnon. Il paraîtrait qu'une étincelle se serait échappée et serait tombée au milieu des cartouches. Filion essaya de l'éteindre avec son pied, mais voyant qu'il ne pouvait y réussir et que le feu se communiquait à d'autres cartouches, qui étaient sur le point d'éclater il donna l'alarme à ses deux compagnons. L'un le suivit dans sa fuite, mais le malheureux Chartrand, soit qu'il n'entendit pas où qu'il n'eût pas conscience de l'imminence du danger, resta seul auprès du terrible explosif. Les deux autres n'eurent que le temps de traverser le pont en travers du canal d'égoût que l'explosion eût lieu, coûtant la vie à Chartrand qui mourut instantanément. Une large mare de sang marquait l'endroit où il avait été frappé. Le défunt demeurait sur la rue Pantaléon et était âgé de 25 ans. Il était marié depuis deux ans et père d'un enfant. On peut s'imaginer la douleur de cette jeune épouse quand elle apprit la mort tragique de celui qui venait de la quitter plein de vie depuis quelques instants.

Partout l'on ne voit que fenêtres brisées, murs détériorés, etc. Plusieurs personnes ont été gravement blessées. C'est surtout la rue St-Jean-Baptiste que la secousse s'est fait sentir violente et que les plus grands dommages ont été causés.

Les dégâts s'étendent dans un rayon de quatre arpents au moins. Des carreaux ont été brisés de la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Cadieux et de la rue Saint-Jean-Baptiste à la rue Roy.

C'est dans l'espace en avant de la foule de spectateurs, que représente notre gravure, que se trouvait la boutique de forge qui contenait la dynamite et près de laquelle se tenait l'infortuné Chartrand. La force de l'explosion a été telle, qu'il ne reste aucune parcelle de cette petite construction.

CONNAISSANCES UTILES

Pour faire disparaître les taches de rous sur.—Faire bouillir du gruau dans de l'eau, y ajouter de l'eau de Cologne et laisser reposer pendant plusieurs jours, puis se frotter le visage avec ce liquide.

Remède contre le rhume de cerveau.—Aspirer longuement de l'acide acétique (bon vinaigre très fort) renfermé dans un flocon, qu'on tient à l'entrée des narines pendant cinq minutes ; ce remède doit être employé dès le début du rhume de cerveau.

Pour empêcher les lampes de fumer.—Trempez la mèche dans du vinaigre très fort et la laissez bien sécher. On obtiendra de la sorte avec cette mèche une lumière claire et brillante, débarrassée de cette odeur âcre que répandent généralement les lampes.

Propreté absolue des tapis.—Ah ! si vous croyez que cela importe peu, ce petit détail, vous vous trompez fort, demandez-le à ma vieille tante ! Aussi, voici ce qu'elle nous conseille : Faire dissoudre dans de l'eau un fiel de bœuf, avec lequel on brosse ensuite énergiquement le tapis, que l'on rince après, avec de l'eau claire, plus étendue, qui enlève tout le lavage et la crasse ôtée par le fiel. On obtient le même résultat en faisant fondre de la soude, à laquelle on ajoute un peu d'alun, et en brochant de la même manière, avec rinçage à la brosse ensuite. Ces deux moyens sont bons, mais ils doivent être employés dès qu'un tapis nous paraît sale.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a des circonstances difficiles dans la vie. Si vous donnez de l'opium à un bébé, il peut en mourir. Si vous ne lui en donnez pas, les parents peuvent en mourir.

—En Angleterre, on se sert maintenant de la peau des anguilles, comme remède contre le rhumatisme. Tout le monde en porte : cochers, manœuvriers, riches et pauvres.

—Les astronomes annoncent qu'une immense tache vient de se produire sur la partie est du disque solaire. Il paraît qu'on peut parfaitement l'apercevoir sans télescope, en se servant simplement d'un verre noirci.

—Mme W. K. Vanderbilt, la femme du millionnaire américain, est en frais de se faire faire à Paris un collier qui sera certainement unique en son genre. C'est un collier de diamants, dont chaque pierre, au lieu d'être montée, sera percée comme une perle et passée à un fil d'or.

—Sir William Gull, la plus grande autorité médicale en Angleterre, mange des raisins quand il est fatigué par un excès de travail. Cela vaut infiniment mieux que de boire du vin ou des spiritueux. Contre la constipation habituelle, il recommande de boire le matin, à jeun, un verre d'eau chaude.

—Le trousseau de noces de l'impératrice de Chine remplissait 600 boîtes, dont chacune prenait la force de deux hommes pour la porter. Les deux autres femmes de l'empereur ont pu entasser leurs effets dans 200 boîtes. Quel bon plaisir l'empereur doit éprouver quand il voyage avec sa famille !

—Un joli proverbe chinois : Quand les sabres sont rouillés et que les bèches sont luisantes ; quand les prisons sont vides et que les greniers sont pleins ; quand les cours des tribunaux sont couvertes par l'herbe ; quand les médecins vont à pied et que les boulangers vont à cheval, c'est que les affaires vont bien et que l'empire est bien gouverné.

—O singularité de la langue française. On remue ciel et terre pour parer sa demeure ; on écorne son budget pour couvrir sa table des plus appétissantes victuailles et des primeurs les plus recherchées ; on vide le cellier et on dévalise le bon coin de sa cave ; on entoure ses invités de soins, d'attentions, on satisfait leurs caprices, on leur donne enfin tout ce que l'on pense leur être agréable. Et on appelle cela recevoir !

—Un journal de Séville raconte comment dans les villages de l'Andalousie les jeunes gens s'y prennent pour faire comprendre leur désir de se marier. Lorsqu'un jeune homme aspire à la main d'une jeune fille, il se rend pendant trois jours consécutifs et à la même heure au domicile de la jeune fille, le troisième jour il y oublie sa canne, s'il est agréé la jeune fille garde la canne et le lendemain le prétendant peut se présenter comme fiancé. Si au contraire on ne veut pas de lui, on jette le bâton dans le ruisseau, dès que le jeune homme a tourné le dos. Celui-ci, qui attend à quelques pas, comprend alors qu'on repousse ses offres.

—De nos jours on n'entend presque plus parler de l'impératrice Eugénie, la seule survivante de la pompe et de la vanité du second Empire. Depuis la mort de son fils, le prince impérial, dans le sud de l'Afrique, l'ex-impératrice a vécu très retirée. Elle n'a visité qu'à de rares intervalles la baronne Nairn, en Ecosse, mère de la marquise de Lansdowne, et la reine à son château de Balmoral. Un correspondant anglais dit : Un ami qui a récemment eu une entrevue avec l'impératrice m'informe qu'elle paraît en très bonne santé, quoique très âgée. Ses cheveux sont maintenant complètement blancs et ses yeux caves. Cependant en dépit des peines et des revers qu'elle a eus à supporter, elle a conservé encore cette élégance, cette figure noble et belle, cette démarche imposante qui la distinguaient.

VARIÉTÉS

Mlle Cardinal fait ses devoirs.
—Maman, dit-elle tout à coup, aimer, quel temps est-ce ?
—Ma fille, répond sévèrement Mme Cardinal, c'est du temps perdu.

Un passant à un jeune garçon pâtissier auprès duquel il chemine dans la rue.
—Tu dois manger souvent des gâteaux ?
—En manger ? Oh ! jamais, monsieur ; on me les ferait payer ! Je les lèche seulement !

Dans un poulailler à minuit.
Le coq se met à chanter à l'entrée de deux voleurs.

Premier voleur. — Qu'est-ce que cet animal-là peut avoir à chanter ?
Deuxième voleur. — Tu aurais dû t'envelopper le nez ; il a cru que c'était le soleil qui se levait.

A l'église.
Une jeune fille a épousé un vieillard, pour sa fortune, bien entendu.
—Comme il est courbé, dit quelqu'un, en parlant de l'époux.
—C'est, répond un voisin, pour faire croire à un mariage..... d'inclinaison.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 535. — ARITHMETIQUE AMUSANTE

Si d'un nombre on retranche 23 et qu'on multiplie le reste par 24, on reconstitue le nombre. Quel est ce nombre ?

No 536. — ENIGME

J'impose le silence au célèbre avocat.
Qu'avec plaisir souvent écoute le sénat :
Je chasse le traitant du bureau de finance,
Ou je l'ai moi-même appelé.
Le reclus que soumet l'austère pénitence,
At end mes lois pour être flagellé.
Je termine à la fois cent diverses affaires ;
Je dis la même chose aux sages comme aux fous ;
Et tandis qu'à l'amant j'annonce un rendez-vous,
J'avertis un dévot de faire ses prières.

No 537. — LA CLEF DE LA SCIENCE

Quand un homme porte un lourd fardeau sur la tête et qu'il serre fortement un objet entre ses mâchoires, quel est l'os qui fait le plus d'effort ?

SOLUTIONS

No 532. — Théoriquement, il faut diviser chaque melon en 6 parties égales, soit en tout 30 parties. On en réserve 25 pour la grande part ; il en reste 5 pour la petite.
Mais, en pratique, il suffit d'enlever à un melon une tranche représentant le sixième de son volume. Le restant de ce melon constitue la petite part égale au cinquième de la grande.
No 533. — Les lettres de l'alphabet.
No 534. — Les mots sont : Bœuf et Œuf.

ONT DEVINE :

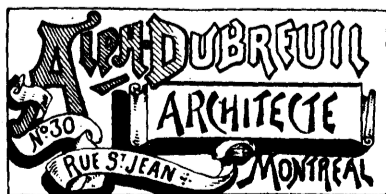
Mlle Rhéa Bédard, Ottawa ; Rosette et F. C. L'Islet ; Alphonse Guertte, Lévis ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Ernest Brunelle, C. J. Rauduti, J. C. Pondichy, Montréal ; Mlle D. Duberger, Québec.

AVIS AU MERE.

LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL
Ses lun. hs à 25 cents ont des meilleurs à Mon real.



HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

2379



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et s' digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON,

FABRICANT, MONTREAL.

AUX DAMES

Venez voir mes nouveaux cristaux de fantaisie

Venez voir mes nouvelles Porcelaines de fantaisie

Venez voir mes nouvelles Lampes de fantaisie

Venez voir de magnifiques Tasses de fantaisie

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le burreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Gie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 ct la bouteille.

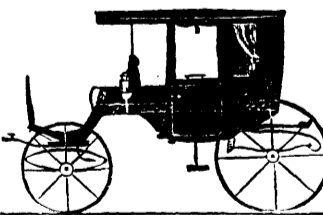
HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSIER



182, Rue St-Casimir

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâti-ses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montreal, 9 mai.
CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une dévotion et d'arthrite aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duront, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception au prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 11 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Abonnez-vous au **MONDE**

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 2 NOVEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

X.—DES INCONVÉNIENTS D'AVOIR LE COUP D'ŒIL TROP JUSTE

Pendant que le hasard débarrassait Pierre Miquet de l'infortunée Dolorès, le misérable arpenta sa salle à manger, de long en large, comme un fauve qui rôde dans sa cage.

Par moments, il s'arrêtait, épongeait sur son front la sueur nerveuse qui y perlait, puis il s'asseyait,

avalait d'un trait un verre de whisky, et reprenant son calme, durant quelques minutes, réfléchissait aux dangers de la situation, se creusant la cervelle pour trouver quelque moyen d'y parer.

Mais bientôt, surexcité par l'alcool, il se levait brusquement et reprenait sa course à travers la pièce, en grommelant :

—Si Jacques pouvait mourir !

Car, Jacques mort, c'était Pierre enterré ; c'était Dolorès n'ayant plus aucune preuve à l'appui de la terrible accusation qu'elle pouvait diriger contre lui.

—Voyons, dit-il tout à coup en s'asseyant dans son fauteuil, pour la dixième fois peut-être, et en se baignant les tempes avec son mouchoir trempé d'eau, il s'agit de ne pas s'emballer et d'envisager de sang froid la situation. Or, à tout bien réfléchir, cette situation n'est peut-être pas aussi noire qu'elle le paraît au premier abord. De deux choses l'une : ou Jacques aura rendu le dernier soupir lorsque Dolorès le rejoindra, et alors, je n'ai plus grand chose à craindre ; ou bien il sera encore vivant. . . . Alors, que fera Dolorès ?

Il demeura un moment pensif, puis il eut un hochement de tête qu'accompagna un sourire singulier.

—Bast ! . . . Est-elle bien certaine de m'avoir reconnu ? Et puis, en admettant qu'elle ait au fond du cœur la persuasion que je suis bien Pierre Miquet, il faudrait, pour qu'elle me dénonçât, qu'elle n'eût plus aucune affection pour moi. Or. . .

Après quelques instants de silence, il ajouta, songeur :

—Maintenant, il s'agirait de savoir pourquoi ce Jacques s'est tu. Il faut qu'il ait à cela un motif bien puissant, car la vengeance s'offrirait superbe à lui. Quoiqu'il en soit, de ce côté-là je suis tranquille, car s'il n'a pas parlé jusqu'à présent, c'est qu'il a un plan dont l'exécution est remise probablement jusqu'au moment de sa guérison. Donc, j'ai du temps devant moi.

Il fronça les sourcils, sous l'empire d'une violente préoccupation.

—Ce qui est inquiétant, par exemple, c'est ce Rigal. Que diable Jacques peut-il avoir dit ? . . . Il faudra que je m'assure du silence de cet homme-



Il avait reçu une balle en plein front.—Voir page 31, col. 2.

là, par n'importe quel moyen.

En prononçant ces derniers mots, sa bouche s'était faite mauvaise, et, dans sa prunelle, brillait une sombre lueur.

Puis, comme c'était l'heure de la sieste, il étendit les jambes, se renversa sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux.

Mais il dut bientôt renoncer à l'espoir de dormir : ses paupières, sèches et brûlantes, se relevaient à chaque instant et, dans sa tête en feu, ses pensées—toujours les mêmes—tourbillonnaient.

Il mâchonna un juron, se redressa brusquement et dit :

—Je ne puis rester ici. C'est un supplice qui me rend fou.

Il prit son chapeau et sortit :

Où allait-il ? Dans le lieu où il pût trouver la seule diversion à ses préoccupations : le jeu, cette passion impitoyable qui absorbe, empêche tous les

rêves, fait oublier tout le reste, les devoirs envers la société comme ceux envers la famille.

Pierre avait de l'argent.

Son crime, compliqué de vol, avait porté des fruits : habilement employés au monte et à la roulette, les cinq mille francs trouvés dans le portefeuille de son cousin lui avaient procuré un gain relativement considérable.

Aussi, par une bizarre superstition de joueur, gardait-il dans une bourse spéciale cet argent du malheureux Jacques, en exposant sur le tapis une fraction, et la réintégrant soigneusement lorsqu'il gagnait.

Les gredins les plus consommés, de ceux qui plongent sans trembler un contenu dans la poitrine d'un passant pour le dépouiller, ont de ces faiblesses de cerveau.

Sans croyance au cœur, ils s'imaginent que le fruit du crime peut porter chance, les pauvres fous !

C'est en face même de la cathédrale dont les ca-

rillons mêlent leur son religieux au bruit profane de la musique, qu'est installé le *Fenix-Salon*, la plus belle maison de jeu de Panama.

Là, la roulette fonctionne sous la protection spéciale du gouvernement, qui en partage les profits avec les fermiers ; là aussi, messieurs les usagers tiennent leur petit commerce d'or et d'argent qui ne leur rapporte jamais moins de 15 0/0.

En dépit de l'heure peu favorable, les tables de jeu étaient fort garnies.

Les distractions sont rares à Panama : point de théâtres, rarement un bal.

Une promenade dite de *Las Bovedas*, sur les vieux remparts, au bord de l'Océan, où l'on rencontre des soldats dont les chaussures ont besoin de réparations urgentes, quand ils ont des chaussures, et d'où on aperçoit les hôtes de la prison de ville, derrière un grillage, comme les singes au Jardin-des-Plantes.

Une autre promenade, celle de la Savane, située à vingt minutes de Panama, serait plus agréable,

si l'accès n'en était défendu par des nuages de poussière rouge que la pluie transforme en des torrents de boue.

On peut aller aussi à la jolie île de Taboya ; mais il faut près de deux heures pour s'y rendre, et malheureusement l'Océan Pacifique ne mérite pas tous les jours son nom.

Donc, que faire à Panama, sinon gagner de l'argent ou en perdre ?

S'inspirant de cette situation qui rend la roulette l'absolue maîtresse des Panaméens, les fermiers du *Phoenix-Salon* ont organisé leur établissement sur un pied merveilleux qui en fait un séjour des plus agréables.

D'abord, il ne ferme ni jour ni nuit ; un double personnel en assure le fonctionnement sans interruption.

Ensuite, il est admirablement aménagé pour garantir la clientèle contre la chaleur ; des vasistas mobile, continuellement agités par un système électrique, renouvellent l'air d'une manière indistincte. Une grande machine à vapeur y met constamment en action des appareils à glace.

Enfin, un coiffeur, un libraire, un marchand de journaux sont attachés à l'établissement.

Pierre avait à peine franchi le seuil de la grande porte et fait quelques pas dans la galerie du rez-de-chaussée, toute verdoyante de plantes tropicales, qu'il s'entendit appeler.

Il réprima un mouvement d'impatience et se dirigea vers un petit comptoir placé à l'entrée des salles de jeu : une forte grille, percée d'un guichet, montait jusqu'au plafond pour mettre marchand et marchandises à l'abri d'un coup de main ; sur des tablettes s'étagaient des boîtes de cigares aux étiquettes multicolores, des paquets de tabac aux formes bizarres.

Au-dessus du guichet, en lettres noires sur une plaque de cuivre, se lisaient ces mots : " Smith, Jackson and Co, banquiers ".

En hommes pratiques, les deux associés n'avaient négligé aucune des sources desquelles pût couler dans leur caisse un affluent du Pactole, si petit fût-il ; or, ne pouvant, ainsi qu'ils l'avaient fait à Colon, commander la roulette, ils avaient loué, à prix d'or, un petit emplacement où, sous prétexte de vendre tabac et cigares, ils faisaient des opérations de bourse, prêtaient de l'argent aux joueurs déçus et surtout étaient à même de recueillir des renseignements tout frais sur tel ou tel individu qu'il leur importait de connaître.

Le bon M. Schmidt dirigeant la maison de Colon, c'était l'honorable M. Jackson dont le visage correct et glacial se profilait derrière le grillage, grimaçant un sourire qui s'efforçait d'être aimable, tout en mâchonnant le havane qui ne quittait jamais ses lèvres.

— Eh bien ! monsieur Miquet, demanda-t-il en avançant par l'ouverture du guichet deux doigts que l'ingénieur serra machinalement, nous ne jouons pas notre cigare, aujourd'hui ?

— Pardonnez-moi, fit Pierre en passant la main sur son front. . . . vous allez bien, aujourd'hui ?

— Pas mal, pas mal, répliqua le banquier. . . . toujours des *por los ricos* ?

— Toujours.

Jackson prit une boîte qu'il tendit à l'ingénieur. Celui-ci y plongea distraitemment la main et en tira un cigare au hasard.

Le banquier l'arrêta.

— Permettez, fit-il, que je vous le choisisse moi-même. . . . Vous ne paraissez pas à votre affaire, aujourd'hui.

Ce disant, il lançait à la dérobée un regard sur Pierre, dont le visage se crispa dans une contraction nerveuse ; puis il prit un cigare de belle couleur ambre, l'approcha de son oreille, le roula une seconde entre le pouce et l'index pour juger de son état de sécheresse, et le tendit à l'ingénieur avec un petit sourire satisfait.

— Voilà ce qu'il vous faut, murmura-t-il.

Le cigare une fois allumé, le banquier prit à côté de lui un cornet et des dés qu'il posa sur la tablette.

— A vous, l'honneur, dit-il gracieusement.

Pierre, sans même agiter le cornet, renversa les dés : ils marquaient 5 et 3.

— A moi, dit Jackson en prenant le cornet à son tour.

Il ramena 6 en 2 et 4.

— J'ai perdu, dit-il impassiblement, je prendrai ma revanche demain.

Pierre, accoudé au grillage, fumait, silencieux, perdu dans ses rêveries.

Le banquier l'examinait curieusement ; depuis l'arrivée à Panama du nouvel ingénieur, M. Jackson l'étudiait avec un intérêt qui, pour être dissimulé, n'en était pas moins très profond. Sur le point d'entrer en campagne contre la Compagnie, il lui importait de connaître le caractère de ce nouveau venu, et au besoin de s'en faire un allié.

Quand il l'avait aperçu pour la première fois, il y a de cela un mois, franchissant le seuil de *Phoenix-Salon*, le banquier avait eu un mouvement de joie ; le nouvel ingénieur était joueur ; un jour ou l'autre il tomberait dans les filets de " Schmidt, Jackson and Co ".

Malheureusement, jusqu'à ce jour, cette espérance avait été déçue ; d'abord M. Miquet ne fréquentait pas très assidûment la maison de jeu ; ensuite, il avait une veine si constante qu'il n'avait eu nul besoin de recourir à la caisse obligeante du banquier.

Aussi, en constatant sur le visage de Miquet la voile sombre qui l'obscurcissait, sentit-il un vague espoir lui gonfler le cœur ; peut-être la cause qui attristait l'ingénieur allait-elle le mettre dans la main de l'association.

— Et vous venez faire sauter la banque aujourd'hui ? demanda-t-il, voyant que l'autre s'obstinait dans son mutisme.

— Peuh ! murmura Pierre en haussant les épaules d'un air insouciant.

— Vous savez, poursuivit Jackson, que je suis à votre disposition.

— Merci, répliqua Pierre ; mais j'ai ce qu'il me faut sur moi.

Il tendit la main au banquier qui la serra, tourna sur ses talons et se dirigea vers la salle de jeu.

Autour de la roulette, une vingtaine de personnes puntaient avec acharnement.

Il s'approcha et, coup sur coup, perdit une centaine de piastres.

Puis, soudainement, la veine se déclara, une veine persistante, insolente, qui ne tarda pas à provoquer, de la part de ses voisins, certaines réflexions malsonnantes.

Mais Pierre semblait sourd ; il continuait à jouer, fièvreusement, uniquement pour jouer, pour ne pas songer à autre chose, pour fuir les sinistres visions qui l'obsédaient.

Tout entier aux pensées qui l'absorbaient, il ne remarquait pas un individu qui, depuis son entrée dans la salle, l'observait curieusement.

Et en l'examinant, cet individu faisait des gestes, murmurant à voix basse de sourdes exclamations :

— Mais oui, faisait-il, ce doit être lui. . . . il est impossible que ce ne soit pas lui ! . . . il s'est rasé, tondu, il est bien habillé. . . . c'est une transformation complète. . . . cependant il est bien vigoureux pour un homme qui l'autre jour, à Colon, était presque mourant. . . . maintenant la femme a pu jouer la comédie, le drôle n'était peut-être pas plus malade que moi. . . . du reste, nous allons bien voir.

Il se glissa parmi les joueurs et toucha l'ingénieur à l'épaule.

Pierre se retourna ; il lui fallut toute sa présence d'esprit pour ne pas pousser un cri, mais il ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant Giovanni Corda.

Celui-ci fit d'une voix goguenarde :

— Vous avez peur que je ne coupe la veine, hein ! . . . au contraire, je vous rends un véritable service. . . . allons, levez-vous et emportez-moi ce tas de jolie monnaie. . . . vous avez là au moins trois mille piastres ; si vous restez, vous allez tout refiler à cette banque du diable.

Miquet avait eu le temps de se remettre.

— Monsieur, je vous prie de me laisser tranquille, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Tiens ! vous avez mauvais caractère ! fit l'Italien.

— Je ne vous connais pas ! et je vous prie de ne pas vous occuper de moi, continua Pierre.

En même temps, il tournait le dos à l'entrepreneur et se remettait à la partie.

Giovanni Corda éclata d'un gros rire.

— Il ne me connaît pas ! exclama-t-il. . . . en vérité, c'est trop amusant !

Pierre, sans répondre, continua à pointer.

La société suivait, en riant, cet incident, dans l'espoir qu'il se compliquerait.

Cet espoir ne fut pas déçu.

L'Italien s'entêtait.

— Alors, poursuivit-il en passant devant Pierre et en mettant sa figure presque sous le nez du joueur, mon visage d'honnête homme ne vous dit rien, et vous ne voulez pas me reconnaître ! . . . Je ne suis pourtant pas changé, moi !

Un éclat de rire général accueillit ces paroles. Pierre, furieux, ramassa son enjeu et quitta la place.

Aussitôt, la partie de roulette fut abandonnée par la moitié des joueurs, malgré les cris du croupier, qui répétait :

— Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux !

On pressentait une querelle, et pour les habitués du *Phoenix*, rien n'était plus intéressant qu'un événement de ce genre, surtout lorsqu'il y avait apparence qu'il dût se dénouer tragiquement.

Et puis, une autre manie des assistants se donnait carrière.

Des paris s'engageaient : l'Italien persisterait-il ou bien il ne persisterait-il pas ?

Le joueur lui donnerait un soufflet pour en finir avec ses importunités, ou bien il se contenterait de s'esquiver.

Ils se battraient ou ils ne se battraient pas.

Ce serait le joueur qui serait vaincu, ou ce serait l'Italien qui serait tué.

Un gros bonhomme à tête apoplectique inscrivait les paris, empochant les enjeux dans une sacoche qu'il portait en bandoulière, attachée par une courroie.

De grosses sommes étaient engagées, et la sacoche enflait à vue d'œil.

L'homme se démenait énormément, criant, comme font les bockmacker sur les champs de course.

— Je donne le duel à six contre un. . . . prenez le duel à six. . . . prenez. . . .

Puis après un moment :

— Dans le duel, je donne l'Italien à quatre contre un. . . . prenez le joueur à égalité. . . .

Il allait et venait au milieu des groupes, encaissant l'argent, inscrivant les paris, mais manœuvrant de façon à gagner la porte de sortie.

Sans doute, avait-il quelque velléité de disparaître avec les fonds qu'on lui avait confiés ; c'était assez probable, car, à un certain moment il essaya de franchir le seuil de la salle.

Malheureusement pour lui, mais heureusement pour les joueurs, il trouva devant lui deux parieurs qui, sans explication, lui barrèrent le chemin et s'établirent ses gardes du corps.

Il leur sourit aimablement ; son coup était manqué, mais il ne leur en garda pas rancune ; c'était à lui à ne pas se laisser pincer.

D'ailleurs, il ne perdait ni son temps ni sa complaisance ; on lui accordait dix pour cent sur les sommes versées, et il se résigna à cet honnête bénéfice. . . . sans renoncer cependant à ses intentions de fuite.

L'Italien, cependant, n'avait point lâché Pierre.

— Vous ne reconnaissez pas ce bon Giovanni Corda ? disait-il.

— C'est la première fois que j'entends ce nom, répondit l'autre avec un imperturbable aplomb, je ne sais pourquoi vous insistez d'une pareille façon et je vous prie de mettre un terme à cette mauvaise plaisanterie.

— Et mes deux cent cinquante piastres, vous ne vous en souvenez probablement pas non plus ? grommela Giovanni, qui commençait à se mettre en colère.

— Eh ! vous me prenez pour un autre !

— Pour un autre ! exclama l'entrepreneur. . . . Vous appelez-vous Pierre Miquet ?

— Je m'appelle Miquet, en effet, riposta l'autre, mais Jacques et non Pierre. . . . Je suis ingénieur à la Compagnie du canal et je doute, mon brave, que nous ayons jamais fait des affaires ensemble. . . .

Ce disant, il toisait dédaigneusement Giovanni Corda.

Celui-ci en demeura abasourdi.

Qu'est-ce que cela signifiait ? . . . Est-ce que,

par hasard; il serait, en effet, victime d'une ressemblance... ou bien l'autre voulait-il lui jouer le tour ?

Pierre, de son côté, avait réfléchi que Giovanni Corda pouvait devenir pour ses projets un obstacle dangereux et que, puisque l'occasion se présentait de se débarrasser de lui...

Aussi, au lieu de tourner les talons, comme il avait tout d'abord eu l'intention de le faire, demeura-t-il planté devant l'entrepreneur, auquel il lança ces mots :

— Vous avez sans doute trop bu à votre déjeuner et vous vous entêtez dans vos fantaisies, comme un ivrogne.

Un flot de sang monta au visage de l'Italien.

— J'ai trop bu ! moi ! gronda-t-il... Je crois que vous dites cela exprès pour m'insulter.

— Eh ! prenez-le comme vous voudrez, répliqua l'ingénieur d'un ton impertinent... peu m'importe pourvu que vous alliez vous promener.

— Canaille ! rugit l'entrepreneur hors de lui

Et il se précipita sur lui, les poings levés.

C'était ce que voulait Pierre ; il tira son revolver et fit feu.

Mais un des assistants détourna le coup, et la balle alla se perdre dans le plafond.

C'était un de ceux qui avaient engagé de grosses sommes sur le duel ; il fallait que les adversaires lassent sur le terrain.

On les y aurait transportés de force.

En ce moment, une bousculade eut lieu : c'était le gros homme qui avait tenté d'échapper à ses deux surveillants ; mais il fut rattrapé dans l'escalier et ramené triomphalement, nullement humilié, et son éternel sourire aux lèvres.

— Voyons, dit Pierre brusquement, il faut en finir... Allons nous battre si vous voulez.

L'Italien n'avait guère envie de régler l'affaire de cette façon.

D'abord, son tempérament, naturellement prudent, ne le poussait pas à risquer sa peau devant un canon de pistolet ou une pointe d'épée ; en outre, il croyait être sûr que l'ingénieur était bien son homme, celui auquel il avait avancé de l'argent, et il lui semblait dur de courir les chances d'un duel.

— Vous êtes un filou ! hurla-t-il.

— Vous ne voulez pas vous battre ? riposta Pierre ; vous êtes un lâche.

A ce mot que l'entrepreneur ne releva pas, un sourd murmure courut parmi les assistants, qui prirent parti pour l'ingénieur.

Celui-ci eût pu avoir tous les torts que son attitude crâne lui eût, quand même, concilié la sympathie de tous.

Deux individus prirent Giovanni par le bras et l'entraînèrent.

On entraîna également Pierre, qui ne demandait pas mieux ; il était au tir d'une force exceptionnelle et, s'il avait provoqué la fureur de l'Italien par ses réponses insolentes, c'était dans le but d'en arriver là.

— Je le tuerai, pensait-il, et cela m'en fera un de moins sur ma route.

Les parieurs suivirent les adversaires et leurs témoins improvisés.

On n'alla pas loin : derrière la maison de jeu s'étendaient une vaste cour ; c'était tout ce qu'il fallait aux combattants pour laver dans le sang leur honneur outragé.

On décida que Pierre et Giovanni, placés à trente pas l'un de l'autre, s'avanceraient jusqu'à vingt pas, en tirant à volonté les six coups de leur revolver ; le signal serait donné par un coup de revolver tiré en l'air par l'un des témoins.

Et, de nouveau, les paris s'engagèrent : combien de balles seraient échangées ?... lequel des deux serait touché le premier ?... la blessure serait-elle mortelle ?... serait-ce dans la tête, dans le corps que serait touché tel ou tel des deux adversaires, et dans quel membre ?

Les parieurs faisaient un bruit infernal ; on eût dit une petite bourse en pleine effervescence.

Pendant ce temps, sans émotion aucune, les témoins examinaient les revolvers pour bien s'assurer qu'ils étaient chargés chacun de six cartouches ; la cartouche brûlée par Pierre fut remplacée.

Puis, les pas étant comptés, les adversaires

placés à la distance convenue, on leur remit leur arme.

Alors, le gros homme à la sacoche s'écria :

— Rien ne va plus, messieurs.

Aussitôt, comme par enchantement, tout le monde fit silence, les yeux fixés sur les combattants, dont chacun portait sur sa tête des sommes relativement considérables.

Soudain, une détonation retentit, presque en même temps accompagnée de deux autres.

Les adversaires ne bougèrent pas ; quant aux assistants, sans soucis pour leur propre existence, emportés par le démon du jeu, ils rétrécirent le cercle pour constater le résultat de ce premier échange de balles.

Pierre avait eu son chapeau troué.

— Hurrah ! pour le chapeau ! crièrent ceux dont les paris n'étaient point dérangés par cet accident.

Giovanni, lui, était un peu pâle ; la balle de l'ingénieur lui avait éraflé l'oreille droite, qui saignait.

Blessure insignifiante, mais qui prouvait la dangereuse habileté de son adversaire.

Il tira successivement deux autres balles.

L'ingénieur chancela en poussant une sourde exclamation.

Il avait été atteint au cou ; le sang jaillit.

Mais le misérable, avec une force de volonté incroyable, réussit à rester debout et visa, impassible, pendant que Giovanni lui lâchait ses dernières balles à la volée.

Alors, quand l'Italien fut désarmé, en face de cet homme qui tenait sa vie au bout du canon de son revolver, un sourd murmure courut dans la foule, non murmure de pitié, mais murmure de dépit, produit par ceux qui avaient parié pour l'Italien.

Enfin, Pierre tira.

Son adversaire tomba à genoux, étendit les bras, demeura quelques secondes immobile dans cette position, puis sa face alla toucher le sol.

Il avait reçu une balle en plein front.

Des applaudissements frénétiques firent retentir la cour ; c'étaient ceux à qui la victime de Pierre faisait gagner leur parti.

On félicitait l'ingénieur de son sang-froid ; quoique blessé lui-même, il avait, sans sourciller, essuyé les quatre dernières balles de son adversaire.

C'était ce qui avait causé la perte de Giovanni ; l'écorchure de son oreille l'avait fait tirer précipitamment, presque sans viser.

Pierre ne regretta qu'une chose : ne pouvoir lui donner le coup de grâce.

Dépourvu de tout sens moral, il n'avait pas reculé devant le duel ; un second crime, un assassinat n'était pas fait non plus pour l'effrayer.

Il contenait cependant sa rage de ne pouvoir se précipiter sur lui, et, gardant une attitude correcte, il attendait l'opinion de ceux qui examinaient l'état de l'Italien.

Les paris, maintenant, reprenaient de plus belle

On avait retourné le blessé sur le dos ; un des curieux avait appuyé sa tête sur la poitrine.

— Il me semble que le cœur bat, avait-il dit.

Et les parieurs d'engager de nouveau leur argent ; le moribond s'en tirerait-il ou succomberait-il ?

Il y avait là de quoi gager ou perdre tout ce qu'on voudrait.

Tout à coup, une bataille faillit avoir lieu. Le gérant de la maison de jeu avait envoyé chercher un médecin, et deux portefaix entrèrent dans la cour avec un brancard, pour enlever le blessé et le transporter chez lui.

Ce n'était point par humanité que le gérant avait pris cette initiative.

Mais l'incident avait fait désertir la roulette ; ce duel représentait une perte sèche pour la maison et il fallait ramener au plus tôt les joueurs dans les salles.

Malheureusement cette mesure fut diversement appréciée.

Les uns, ceux qui avaient parié pour la mort, protestaient énergiquement contre l'enlèvement du blessé ; au contraire, ceux qui pensaient que l'homme s'en tirerait, approuvaient de toutes leurs forces.

Des deux côtés, c'étaient des cris, des injures, des hurlements.

Les uns tiraient sur les porteurs pour les mettre dehors, tandis que les autres tiraient sur le blessé pour qu'on l'emportât.

Pendant ce temps-là, le médecin était entré.

Il s'approcha de Giovanni et examina longuement sa blessure.

— Eh bien ! demandèrent plusieurs voix inquiètes.

— Je parie que je le sauverai, répliqua-t-il.

— Combien ? fit quelqu'un.

— Cinq cents piastres qu'il ne le sauvera pas !

— Quinze cents qu'il le sauvera !

— Deux mille pour !

— Trois mille contre !

Et les banknotes sortaient des portefeuilles ; les paris, grossissant, se multiplièrent.

Tout à coup des cris éclatèrent.

— Le filou !... le gredin !... il a dispau !... courez après...

Et cinq ou six individus s'élançèrent, les uns dans l'établissement, les autres dans la rue.

Le gros homme à la sacoche, profitant du tumulte produit par l'arrivée des portefaix et du brancard, et n'étant pas maintenu par ses deux gardes du corps, s'était esquivé, emportant, sans scrupule le montant des paris, vingt mille piastres à peu près, de quoi aller tenter la fortune à New-York ou ailleurs.

Cette surprise désagréable ne découragea d'ailleurs pas les parieurs.

Seulement, mis sur leurs gardes par cette rude leçon, ils confièrent leur enjeu, contre reçu en bonne forme, à l'honorable M. Jackson, qui avait assisté à toute cette scène, impassible, à l'accident survenu à l'entrepreneur.

Une date fut prise pour le règlement du pari.

Après avoir pris l'avis du médecin, il fut convenu que si Giovanni vivait encore huit jours, le huitième jour, à midi, son existence étant constatée, les gagnants toucheraient leur gain.

En cas de mort, il n'y aurait aucune difficulté.

L'entrepreneur ne fut emporté que lorsque tous ces détails importants eurent été réglés ; seulement, pendant cette discussion, le médecin, qui était engagé dans l'affaire pour cinq cents piastres, avait saigné le blessé pour dégager le cerveau.

Il accompagna son client en murmurant :

— Si la fièvre s'en mêlait, j'aurais perdu.

Personne ne s'était occupé de l'ingénieur.

Il souffrait beaucoup, la balle ayant formé un séton, et il avait été sur le point de s'évanouir.

Mais cette question de la vie ou de la mort de Giovanni était pour lui d'un intérêt trop considérable pour qu'il ne résistât pas de toutes ses forces à ses souffrances.

Il s'était bandé le cou avec son mouchoir ; la blessure n'était pas profonde et l'hémorragie s'arrêta assez facilement.

Comme il allait sortir pour gagner la plus prochaine pharmacie afin de faire procéder à un pansement nécessaire, il se trouva face à face avec M. Jackson.

— Tous mes compliments, monsieur Miquet, dit le banquier avec calme.

— Trop aimable, fit l'ingénieur, en grimaçant un sourire.

— Un verre de whisky, n'est ce pas ? ajouta M. Jackson, cela vous remettra.

Pierre ne put faire autrement que d'accepter ; il avala son verre, à petites gorgées, silencieusement, puis s'en alla.

— Un rude homme ! pensait l'honorable M. Jackson en le regardant s'en aller, si nous ne pouvions l'avoir avec nous, ce serait un rude adversaire.

C'était le lendemain de cette journée mouvementée.

Ainsi qu'il l'avait promis l'avant-veille à l'infortuné Jacques, l'abbé Rigal sortait de la gare de Panama, se dirigeant vers les bureaux de la Compagnie, tête basse, les yeux fixés à terre, l'esprit préoccupé par la grave démarche qu'il allait faire, lorsque soudain il entendit prononcer son nom.

Il s'arrêta, releva la tête et, à son tour, poussa une légère exclamation en apercevant devant lui

le général Mendès y Tendura, accompagné de sa femme et de sa fille.

Légère comme un oiseau, Merced courut vers le bon prêtre, dont l'air stupéfait la fit sourire.

—Eh ! oui, c'est moi, s'écria-t-elle ; c'est la petite aveugle du *Medway* auquel le bon Dieu a rendu la vue. Vous ne le croiriez pas ! C'est moi qui vous ai reconnu la première, moi qui ne vous ai jamais vu Oui, en vous apercevant, j'ai deviné, au portrait que ma mère m'avait fait, que ce devait être vous. Je lui ai dit : Je parie que voici M. l'abbé Rigal ! Et elle m'a répondu qu'elle le croyait en effet : vous savez que ma chère maman a la vue un peu basse. Maintenant, c'est moi qui vois le mieux et qui la conduis.

La jeune fille avait dit tout cela sans s'arrêter, ne laissant à personne la possibilité de placer une parole.

Elle poursuivit, après avoir repris haleine et en jetant sur le général un regard attendri :

—Si vous saviez comme il a été heureux, ce bon père, quand on m'a ôté mon bandeau de soie et lorsque sa Merced, en se penchant à son cou, lui a crié : Père, je te vois !

—Et comme nous avons remercié le bon Dieu, ajouta Mme Mendès y Tendura.

—Oui, répliqua le prêtre gravement, Dieu fait les miracles les plus inattendus.

Et il songeait à Jacques mourant, recueilli par la femme de son assassin.

Le général dit à son tour :

—Et voyez combien c'est bizarre, monsieur l'abbé ; au moment où nous nous avons rencontré, nous songions à vous.

—A moi ? fit le prêtre étonné.

—Oui, à vous ; c'est aujourd'hui la fête de Merced et nous nous consultions pour savoir s'il ne serait pas trop indiscret de vous aller chercher à Colon pour vous prier de vous asseoir à notre table de famille. Mais, puisque vous êtes ici, nous espérons bien que vous ne nous refuserez pas . . .

Et, surprenant sur le visage du prêtre un mouvement de contrariété :

—Vous feriez beaucoup de peine à ma femme et à ma fille, ajouta-t-il.

—Mais, balbutia l'abbé Rigal, c'est que . . . je ne suis pas libre.

—Vous êtes invité ailleurs ?

—Non, je ne suis invité nulle part, dit le prêtre, qui ne savait point mentir. Mais je suis venu à Panama pour voir quelqu'un.

—Je parie que c'est M. Jacques Miquet ! s'écria étourdiment la jeune fille.

Les sourcils de l'abbé Rigal se froncèrent légèrement.

—Précisément, mademoiselle, dit-il un peu déconcerté ; on lui a assigné Panama comme résidence et, depuis le jour de notre débarquement, je ne l'ai point rencontré.

—C'est comme nous, répliqua le général : nous ne l'avons point vu encore. A peine arrivé, il lui a fallu partir pour la *Culebra* et il n'a fait ici, paraît-il, que de rares apparitions. Néanmoins, j'ai cru devoir l'inviter quelques jours à l'avance pour qu'il s'efforçât d'être libre ce soir et il m'a fait répondre qu'il viendrait.

—Alors, il dîne avec vous, ce soir ? balbutia le prêtre, dont le cœur battait avec force.

—Oui, répliqua Mme Mendès ; il a même écrit à mon mari une lettre charmante sur le sens de laquelle je veux vous consulter, mon cher abbé.

La brave dame avait prononcé ces mots d'un ton mystérieux qui fit monter une légère rougeur aux joues de Merced.

Celle-ci, pour cacher son trouble, s'écria :

—Maintenant, monsieur l'abbé, vous ne pouvez plus refuser notre invitation, puisque vous trouverez chez nous la personne que vous venez chercher à Panama.

—C'est que, dit l'abbé Rigal, très troublé par cette nouvelle qui le déroutait absolument, j'ai une commission très sérieuse à lui faire, et j'aurais bien désiré le rencontrer chez lui . . .

—Pour cela, monsieur l'abbé, c'est impossible. A cette heure-ci, M. Miquet est encore sur le chantier, et il doit se rendre directement à la maison, sans même passer par la ville.

—Vous voyez que tout est contre vous . . . c'est-à-dire pour nous, s'écria Merced ; voici

dans l'impossibilité de refuser notre hospitalité ! Et puis, nous serons si heureux de vous avoir !

L'abbé comprit qu'il lui était impossible de refuser : d'un côté, l'invitation était si cordiale qu'en persistant dans son refus, il eût désoblié cette très aimable famille ; d'autre part, bien qu'il s'en défendit, il se trouvait invinciblement attiré à la villa Mendès par le désir d'éclaircir l'énigme en face de laquelle il se trouvait.

Une demi-heure après, la voiture du général s'arrêtait à une lieue de la ville, sur la route qui conduit au vieux Panama, toute bordée d'*haciendas* et de villas que l'on habite durant la belle saison.

La villa de "la Santa Virgen" était enfouie, comme un nid, dans un inextricable massif verdoyant de palmiers et de lianes ; du côté de la mer, une large et haute salle vitrée servait de salon, toute encombrée de plantes exotiques dont les larges feuilles abritaient de l'ardeur du soleil, versant sur la pièce leur fraîcheur exquise ; des meubles en bois recourbé, vastes et confortables, invitaient au repos.

Dans un coin, un très beau piano à queue était ouvert.

A peine débarrassée de son chapeau, Merced s'assit et se mit à jouer.

—Pardonnez-moi, monsieur l'abbé, dit-elle après quelques roulades, en se retournant vers le prêtre, qui s'était, à dessein, enfoncé dans un coin d'ombre pour cacher son visage soucieux. Depuis que j'y vois clair, je suis un peu folle. Quand j'étais aveugle, je jouais de mémoire tout ce que je savais, et maintenant, je suis toute heureuse de pouvoir déchiffrer des airs nouveaux.

—Mais, je vous en prie, mademoiselle, faites-nous de la musique ; cela m'est fort agréable, répondit l'abbé Rigal.

Mme Mendès et le général contemplaient leur fille avec adoration, et cette adoration était bien naturelle : même les caprices de cette enfant gâtée étaient charmants.

Elle s'interrompait au milieu d'un air, le coupant par une fusée de roulades, se levait, courait à son père, qu'elle embrassait, puis à sa mère, qu'elle serrait dans ses bras, s'échappait, légère comme une bergersonnette, et, retournant au piano, reprenait l'air interrompu.

C'était là une exubérance tendre, au besoin d'épanchement filial qui la prenait tout à coup.

Elle riait, elle pleurait, et les parents avaient, eux aussi, des larmes aux yeux, des larmes de bonheur.

Et l'abbé Rigal regardait cette touchante scène de famille avec un sourire mélancolique.

Il était tout angoissé, le pauvre vieillard, et son cœur se serrait en songeant à l'entrevue de tout à l'heure, à la contrainte qu'il allait être obligé de s'imposer en face de l'assassin de son ami Jacques ; il lui faudrait se composer un visage aimable, avoir même à la bouche de tendres paroles, alors qu'il avait l'âme pleine d'une indignation douloureuse.

Dieu ! qu'il souffrait en ce moment !

Lui qui haïssait le mensonge, il allait jouer une comédie qui lui faisait honte.

Et toutes ces pensées lui portaient le sang au cerveau ; ses mains éprouvaient une agitation fébrile, tantôt se crispant sur sa soutane ; tantôt passant et repassant sur son front, où perlaient de petites gouttes de sueur ; par instants aussi, un frisson le secouait tout entier.

Le général s'aperçut de ce malaise, et se méprenant sur les causes :

—Il fait encore chaud, malgré l'heure avancée, dit-il ; vous avez soif, peut-être, monsieur l'abbé ?

Ces mots firent lever précipitamment de son siège Mme Mendès :

—C'est vrai ! s'écria-t-elle, je suis impardonnable ! . . . depuis que ma fille est guérie, je ne songe plus qu'à elle.

Ce disant, elle sonna ; puis, impatiente, elle se leva pour aller chercher elle-même des rafraîchissements, et Merced courut derrière elle, légère comme un oiseau, voulant avoir le plaisir de servir leur hôte.

Bientôt, elle revint, portant un plateau garni :

—Voulez-vous du porto, du madère ? . . .

—Seulement un peu d'eau sucrée, avec une goutte de rhum, mon enfant, répondit l'abbé Rigal.

—C'est comme moi, fit la jeune fille ; je ne peux pas supporter toutes ces choses fortes.

Le général, lui, réclama un verre de madère : —Un soldat, dit-il en riant, ne boit pas d'eau sucrée.

Ce simple verre d'eau fraîche fit un bien sensible à l'abbé qui, après avoir bu, respira plus librement pendant quelques minutes.

Néanmoins, il reprenait difficilement possession de lui-même et, les yeux fixés sur la pendule, il regardait avec angoisse l'aiguille s'avancer vers l'heure fatale qu'il redoutait tant.

Maintenant, il regrettait d'être venu ; il n'aurait point dû accepter cette invitation, il serait allé le lendemain trouver cet homme soit chez lui, soit même à son chantier, s'il l'avait voulu.

Puis, ses idées tourbillonnaient dans sa tête, il changeait brusquement d'opinion, et il songeait qu'il valait peut-être mieux qu'il en fût ainsi, que cette rencontre du général et de sa famille était providentielle.

Dieu l'inspirerait et lui, donnerait la force nécessaire pour supporter cette troublante épreuve.

Un timbre résonna à la grille de la villa ; ce coup retentit dans la poitrine du prêtre.

Ce devait être l'ingénieur.

—Enfin ! s'écria le général en se précipitant au moment où la porte du salon s'ouvrait, vous voilà donc, mon cher M. Miquet !

L'abbé Rigal, qu'une liane gigantesque dissimulait, ne bougea pas, attendant.

Mme Mendès et Merced s'étaient, elles aussi, avancées au devant du nouveau venu :

—Seigneur ! exclama la brave dame, seriez-vous malade ?

L'ingénieur était, en effet, fort pâle ; en outre, un épais foulard lui entourait le cou, protégeant l'appareil posé sur la blessure, reçue la veille, dans sa lutte avec Giovanni Corda.

Il avait fallu au misérable une force de volonté peu commune, pour dompter sa souffrance et se tirer de son lit, en dépit des recommandations du médecin.

Bien qu'affaibli par la perte de son sang et taillé par d'intolérables douleurs, il était venu, décidé à juger par lui-même, sur ces personnes qui avaient connu Jacques, de la confiance qu'il pouvait avoir dans sa curieuse ressemblance avec son cousin.

Car la visite que lui avait faite la veille Dolores avait mis dans son cœur une anxiété nouvelle : Jacques avait parlé à l'abbé Rigal ; qu'il lui eût dit ou non par quelle main criminelle il avait été frappé, il importait de prendre les devants, de se mettre face à face avec le prêtre, de lui persuader qu'il avait été victime d'un intrigant, et que le seul Jacques Miquet, c'était bien lui . . . Quand à l'autre, il ne viendrait pas le démentir puisque, selon toute probabilité, il devait être mort à cette heure.

Cette soirée passée en la compagnie de la famille Mendès devait donc lui servir de pierre de touche ; s'il n'apercevait aucune surprise sur le visage de Mme et de Mlle Mendès, c'est que, véritablement, il passait à leurs yeux pour leur compagnon du *Medway* ; nul doute, en ce cas, que l'abbé s'y méprit.

Ensuite, c'était une occasion de voir si, comme le malheureux Jacques l'écrivait à sa mère, Merced n'était pas indifférente aux attentions empreintes du jeune homme, et si la femme du général était véritablement aussi maternelle avec lui.

Alors, on pourrait voir . . .

A l'exclamation de Mme Mendès, l'ingénieur répondit :

—Il m'a fallu réprimer hier, sur les chantiers, un commencement d'insurrection, et une balle de revolver, m'est venue érafler le cou.

Le général étouffa un juron ; les deux dames joignirent les mains dans un geste d'horreur.

—Mais c'est épouvantable ! s'écria Merced . . . Comment de semblables choses peuvent-elles se passer ?

L'ingénieur haussa les épaules.

—Que voulez-vous ? répondit-il . . . ces gens appartiennent à la lie de toutes les nations . . . ce sont des bandits dans les mains desquels une vie humaine pèse peu . . . surtout lorsque il s'agit d'un supérieur. (A suivre).